

INTRODUCTION

Ce livre est injuste. Très injuste. Il retient certains noms de l'anarchisme, et pas d'autres. Il admet une conception qui contrevient à l'objet qu'il est censé traiter. Car l'anarchisme, contrairement à la quasi-totalité des autres pensées, réfute l'histoire des « grands hommes » ou des « grandes femmes », y compris pour lui-même.

Bien entendu, certaines personnes comptent plus que d'autres dans la mémoire ou le mouvement présent. Les anarchistes admettent que, d'une certaine façon, elles font « autorité », dans le sens où Bakounine parlait d'autorité à propos du cordonnier (compétent pour faire des chaussures) ou bien Malatesta à propos du conducteur de train (compétent pour diriger la locomotive). Ils voient le panorama complexe du monde comme un paysage où l'étendue du ciel compte autant que la crête des montagnes, la lisière d'un bois ou la dispersion des maisons.

Ce livre pourrait aussi être considéré comme injuste parce qu'il omet des personnages relevant indéniablement de l'anarchisme à la place d'autres qui en paraissent éloignés. Mais on touche là à la problématique de l'objet, qui est double. D'une part, des individus ont des pensées ou des actions anarchistes sans en revendiquer le caractère : on ne peut les écarter, car c'est le cœur d'une conception qui ne repose pas sur un dogme ou une convention, mais sur des principes généraux, universels, humains. D'autre part, la grandeur postulée d'une figure ne se mesure pas à l'aune habituelle d'une histoire qui est celle des gagnants

et des dominants. Que peut en entendre et en attendre l'anarchisme ? S'agit-il d'une empreinte importante dans les mémoires ? Mais les mémoires de qui : du peuple, des historiens, des militants ? Une grandeur correspondante à la hauteur morale de l'individu, à son engagement, ses actions, ses réalisations ? Ou tout simplement parce que c'était une femme ou un homme « bien » ?

Quant à l'anarchie et aux anarchistes, comment les définir ? La réponse ici est simple. Sont anarchistes celles et ceux qui se reconnaissent comme tels à partir du passé ou du présent de l'anarchisme, bien identifiés, celles et ceux qui sont reconnus par leurs pairs, individus ou organisations anarchistes. Les anarchistes qui se disent chrétiens, musulmans, capitalistes ou « de droite » se retrouvent donc hors champ, même s'il peut exister des passerelles. De toutes façons, l'étiquette a ses limites, comme toujours.

J'ai retenu tous ces éléments dans le choix des figures selon une cote mal taillée, souvent subjective. Je me suis appuyé sur le garde-fou de la notoriété quand le « grand » rime *a priori* avec le « connu », mais aussi sur des critères au plus près la pâte humaine, en bien comme en mal. La geste anarchiste parle d'ailleurs plutôt de héros ou de martyrs (il y en eut beaucoup, mourant dans les geôles, les camps de concentration, les goulags ou les fronts révolutionnaires). Elle évoque aussi les « géants », homme ou femme, – Bakounine en est un au sens propre comme au sens figuré – parfois avec grandiloquence, toujours avec sincérité.

S'agit-il de *leaders* ou de *dirigeants* ? Ces termes sont en principe hermétiques au vocabulaire anarchiste dont la philosophie récuse le principe du chef, conformément à la

devise tirée du blanquisme : ni Dieu, ni maître. Pour autant, il faut se garder de tout irénisme ou de tout enfantillage nominaliste qui verrait dans le refus du mot l'absence d'une réalité. Car, au sein du mouvement anarchiste, il y a des personnes qui comptent, mandatées, mais aussi récusées, admirées, mais aussi critiquées.

L'anarchisme comprend objectivement des personnes qui entraînent les autres, à condition de ne pas occulter le caractère volontaire, libre et conscient de leur adhésion. On peut parler de dirigeants dans certains cas, notamment à propos des ministres CNT-FAI au sein du gouvernement républicain pendant la Révolution espagnole (1936-1937, 1939) ou de l'anarchiste Yu Rim (1894-1961), membre du gouvernement coréen provisoire en exil (1942-1945). Mais, en mettant de côté ces exceptions, le pouvoir des « leaders » anarchistes n'a pas grand-chose à voir avec celui des dirigeants politiques ou des chefs bolcheviques, étant entendu que, selon la conception anarchiste, « pouvoir » ne se confond pas avec « capacité ».

Réglons d'emblée la question du préjugé le plus courant concernant l'anarchisme : la violence. Les populations occidentales qui vivent de nos jours dans une apparente opulence ne doivent pas oublier que les attentats anarchistes du temps passé ne relèvent pas du terrorisme à proprement parler (les innocents ne doivent pas être touchés), mais du régicide ou du tyrannicide. Les actes violents commis par des anarchistes, sans prendre en compte leur participation à des guerres au moins comparable à celle des soldats embrigadés, sont dans la quasi-totalité des cas déclenchés par des actions encore plus violentes ou meurtrières faites par des puissants. Plus que de vengeance, il s'agit d'actes de justice.

Ne donnons qu'un seul exemple, celui de Gaetano Bresci (1869-1901). Ce fils de paysans pauvres toscans commence à travailler jeune dans une filature. Fiché comme anarchiste dangereux après une condamnation pour « outrage et refus d'obéissance à la force publique », il est incarcéré dans le bagne de Lampedusa. Amnistié, il n'arrive pas à retrouver du travail. Il s'exile aux États-Unis où il fréquente l'importante communauté italienne. Retournant en Italie, il abat à Monza le roi Humbert I^{er}, le 29 juillet 1900, de trois coups de revolver.

Le premier coup est pour protester contre la répression des révoltes de Sicile et de Carrare (des dizaines de morts, des exécutions sommaires, des procès aux lourdes sentences).

Le deuxième est en mémoire des « martyrs de Milan », liquidés par le sinistre général Bava Beccaris qui a fait tirer au canon sur la foule (« seul moyen d'avoir raison d'une foule que l'exultation et le désir de revanche rendaient audacieuse, agressive et méprisante du danger » selon le propos de ce militaire) : 80 morts et 450 blessés selon les chiffres officiels. Le *New York Times* du 9 mai 1898 parle même de trois cents morts et de mille blessés.

Le troisième coup est pour Humbert I^{er} lui-même. Le 6 juin 1898, le roi a en effet décoré Bava Beccaris de la grand-croix de l'ordre militaire de Savoie, en étant « heureux et fier d'honorer la vertu de discipline, de dévouement et de bravoure dont il offrit un exemple admirable ».

Bresci déclare à son procès : « Je suis sûr que je ne me suis pas trompé dans ce que j'ai fait. Je n'ai même pas l'intention de faire appel. J'appelle seulement à la révolution prolétarienne ». Il est condamné aux travaux forcés à vie. On le retrouve pendu dans sa cellule. Il a trente-deux ans.

Dans mes choix, je suis parti sur une base de parité entre hommes et femmes. Non pas pour obéir à l'air du temps en me soumettant à un système de quota, théoriquement pertinent quoique aux effets souvent contre-productifs, mais parce que l'engagement des femmes au sein de l'anarchisme a été immédiat, constant, puissant. Surtout, il fallait les sortir de l'ombre dans laquelle l'historiographie, même anarchiste, les a souvent plongées. Il existe bien sûr des exceptions bien connues comme Louise Michel, mais que je n'ai pas retenues pour laisser la place à d'autres. Il fallait néanmoins évoquer Emma Goldman, trop emblématique dans son parcours.

Femmes dans l'ombre pour certaines, dans la lumière pour d'autres puisqu'il n'y a pas de fatalité sociologique. Une ombre dans laquelle d'aucunes se sont placées elles-mêmes par discrétion, selon un prisme qui n'est pas forcément la conséquence d'un patriarcat, mais le choix personnel d'un engagement. Tel est le cas de Louise Reclus, nom d'épouse Dumesnil, sans laquelle l'œuvre considérable d'Élisée, son géographe et anarchiste de frère, aurait été amoindrie.

Même si une tendance récente de l'identitarisme *queer* d'origine américaine s'efforce de dissoudre le couple – bien que Madeleine Pelletier, oubliée des post-modernes, soit allée plus loin en défendant une « virginité militante » – le couple d'anarchistes est une constante dans l'histoire libertaire, couple souvent militant mais pas toujours. Évoquer Emma Goldman, Rudolf Rocker, Galina Kuzmenko et Itô Noe permet donc de parler aussi, respectivement, d'Alexandre Berkman, Milly Witkop, Nestor Makhno et Ôsugi Sakae. Comme il n'y a pas de loi en la matière, en fonction de la personnalité et de la discrétion de chacune ou de chacun, on ne saura rien de la compagne

de Juan García Oliver ou de Mohand « Mohamed » Saïl, pas grand-chose de celle d'Errico Malatesta ou du compagnon de Luce Fabbri.

Choisir Galina plutôt que son compagnon Nestor Makhno, fameux guérillero anarchiste, beaucoup plus célèbre qu'elle, permet de retracer, outre son rôle dans la Makhnovtchina, la suite de sa vie et l'ensemble de son destin souvent mystérieux, le drame subis par l'Ukraine et la Russie sous le joug du stalinisme jusqu'à la tyrannie poutinienne.

À la place d'Ôsugi Sakae, j'ai préféré raconter sa compagne, Itô Noe, incarnation anarchiste d'un deuxième féminisme japonais, personnage flamboyant dont la fin est tout aussi tragique que celle de Sakae. Tous les deux incarnent une nouvelle génération d'activistes japonais, après celle des héritiers du Mouvement pour la liberté et les droits du peuple issu de la Révolution Meiji, symbolisée par Kôtoku Shûsui, une sorte de Jean Jaurès nippon passé du socialisme à l'anarchisme.

Le refus de Madeleine Pelletier de se dire anarchiste se conjugue néanmoins à une collaboration récurrente avec les anarchistes sur des thèmes aussi importants que les rapports femmes-hommes et la condition féminine. Son évocation s'impose d'autant plus que le personnage est iconoclaste à maints égards. De l'épopée anarchiste des *Mujeres libres* en Espagne, j'ai retenu Lucía Sánchez Saornil qui mêle revendication lesbienne, écriture poétique et engagement constant. Quant à la figure de Luce Fabbri, elle permet d'aborder un autre aspect de la geste anarchiste : la transmission intra-familiale, l'héritage idéologique non imposé car suivant une éducation de libre choix. Parmi les « enfants de », c'est l'une des plus emblématiques car elle représente l'un des maillons de l'anar-

chisme italien organisé *via* Malatesta et son propre père Luigi Fabbri avec sa continuité post-1945.

Décrire l'action de certaines anarchistes aux côtés d'autres femmes recherchant l'émancipation permet aussi d'interroger la terminologie sur le fond. Si l'on parle de nos jours de féminisme anarchiste ou d'anarcha-féminisme, il convient de rappeler, pour éviter l'anachronisme, et en écartant toute manipulation historique, de réfléchir sur celles qui se disaient anarchistes (Bolten, Goldman, Sánchez Saornil...), mais qui récusaient l'appellation féministe car trop liée au mouvement des femmes bourgeoises.

Il existe des tendances proto-anarchistes un peu partout dans le temps comme dans l'espace (des philosophes grecs, des penseurs taoïstes, La Boétie, certaines pratiques de peuples dits premiers). Mais l'assomption de la notion d'anarchie en concept politique remonte aux débuts du XIX^e siècle (Proudhon, Bakounine). À partir des années 1880, elle articule un corpus théorique sous les noms de « communisme anarchiste » ou d'« anarchisme ». Non sans renfrognement dans un premier temps, par crainte d'idéologiser dangereusement un état ou un idéal. Avec acceptation par la suite, puisqu'il fallait se démarquer de certains -ismes : marxisme, individualisme, voire syndicalisme.

L'anarchisme se situe dans le champ du socialisme, à condition de sortir du pré carré parlementaire ou du binôme gauche-droite dont la dimension strictement politicienne ne correspond pas à l'ensemble de la problématique. Au long d'une période de deux siècles correspondant à leur naissance puis à leur essor, j'ai privilégié ses moments forts. Il y en a au moins deux : la Révolution russe (deux personnages : Galina Makhno, Emma

Goldman), puis la Révolution espagnole (deux personnages, Juan García Oliver, Lucía Sánchez Saornil, soit un Catalan et une Madrilène), plus ceux qui l'ont soutenue sur place (André Prudhommeaux, Emma Goldman, George Orwell, Mohand Saïl).

Ce choix est fait au prix d'un écart de la Révolution mexicaine (les frères Flores Magón) ou des épisodes révolutionnaires anarchistes en Mandchourie au cours des années 1920 (le Coréen Kim Jwa-jin). Sans parler de l'absence de toute figure emblématique de Mai 68, à l'exception partielle de Dario Fo, pas tant parce que certains de ses protagonistes anarchistes sont encore vivants, mais parce que, de mon point de vue, à tort ou à raison, cet épisode relève autant d'une révolution bourgeoise que d'une contestation prolétaire.

Pas seulement par déformation professionnelle, mais surtout par reconnaissance cosmopolite, mon choix épouse également les différentes aires géographiques du monde, soit civilisationnelles (aux fondements culturels ou anthropologiques), soit géopolitiques (avec les vicissitudes spatialisées de l'histoire, les exils, les migrations volontaires ou forcées).

Comme tout phénomène humain, en remontant même jusqu'à l'*homo sapiens* issu d'un cœur africain avant sa diffusion planétaire, l'anarchisme possède un centre géo-historique : celui de l'Europe occidentale où il est né, à l'issue de la Révolution française et des débuts de la première Révolution industrielle. Mais ses idées et ses pratiques, tout comme celles d'une certaine modernité accouplée au développement scientifique ainsi qu'aux principes du droit naturel, ont rapidement essaimé dans le monde entier.

L'un des cas les plus connus est l'Argentine, couplée à l'Uruguay qui fut l'un des principaux lieux de refuge pour

les anarchistes poursuivis (Virginia Bolten, Luce Fabbri). L'anarchisme de la Plata doit être reconsidéré pour la grande richesse de son mouvement. Celui de l'Asie orientale est également connu, quoique moins à cause du manque de traductions à ce sujet. J'ai choisi le Japon, non la Chine ou la Corée, et tant pis pour le grand écrivain chinois Pa Kin (Bajin), anarchiste convaincu dans sa jeunesse et sa maturité, qui met finalement sa plume au service du régime communiste dès 1953.

L'Afrique constitue un cas encore moins connu, si l'on garde ce concept métagéographique problématique (Alger est plus près de Marseille que de Johannesburg). Au Maghreb et dans le pays kabyle, dont les formes autogestionnaires de la communauté étaient connues de Reclus, de Kropotkine ou de Camus, se détache la figure de Mohand Saïl, qui a également vécu en France et qui décède avant l'indépendance algérienne. En Afrique sub-saharienne, le parcours de Sam Mbah révèle les difficultés contemporaines à diffuser l'anarchisme parmi les travailleurs.

Reflet de cette géographie cosmopolite anarchiste, les langues mobilisées, outre le français, sont donc multiples : anglais, castillan, catalan, italien, japonais, un peu de portugais, un soupçon d'allemand.

Selon l'historiographie traditionnelle, l'anarchisme est composé de trois courants : individualiste, communiste libertaire et anarcho-syndicaliste. L'historien Gaetano Manfredonia en a montré les limites et propose à la place une grille, que j'ai retenue, entrecroisant l'insurrectionnalisme, le syndicalisme et l'éducationnisme-réalisateur.

De fait, chacune des figures évoquées a penché vers l'une ou l'autre des trois configurations ou bien les a com-

binées en fonction des circonstances, tandis que l'accent mis sur l'individu est partagé à des degrés plus ou moins forts. Leur diversité rend justice à la variété, artistique et intellectuelle du mouvement anarchiste. L'implication des anarchistes dans le mouvement oublié des auberges de jeunesse, par exemple, justifie l'évocation de Daniel Lambert, la question de la science est abordée à travers André Prudhommeaux, celle de l'art à travers Stig Dagerman, Albert Camus et Dario Fo.

Les libertariens n'étant pas des anarchistes par définition ne sont pas abordés, malgré le cas limite de Benjamin Tucker. Proudhon, Bakounine et Malatesta ont droit à une notice. Je n'ai pas retenu Kropotkine. C'est injuste sur le plan historique, mais légitime sur le plan théorique et politique, y compris au regard de la situation actuelle. Certes Kropotkine a fait beaucoup pour la cause anarchiste, par ses écrits, ses actions, son dévouement. Il peut être considéré comme l'un des plus influents dans l'histoire et le milieu anarchistes, autant que Proudhon ou Bakounine. Mais il frôle en permanence le scientisme. Sa conception évolutionniste, naturaliste et matérialiste du monde rend l'anarchie logique et inéluctable, comme une mécanique de l'histoire à laquelle s'opposent pourtant la volonté des êtres humains, l'impondérable et le chaos. Elle encourage aussi un certain flou quant au détail des modes d'organisation.

À cette critique théorique s'ajoute le désaccord politique sur la question de la guerre de 1914-1918. Kropotkine, avec d'autres anarchistes, soutient en effet le camp allié. Cette position a de funestes conséquences. L'interventionnisme italien qu'elle favorise ouvre la voie au fascisme, puisant chez les syndicalistes révolutionnaires voire les anarchistes. La victoire des Alliés alimente le res-

sentiment des vaincus allemands que les nazis manipuleront habilement. Le mouvement anarchiste sort affaibli de l'épreuve, car divisé. Le pied est mis à l'étrier des léninistes et des bolcheviques opposés à la guerre, mais qui produiront l'horreur stalinienne.

Du reste, ne pas consacrer de notice spécifique à Kropotkine, ni d'ailleurs à Élisée Reclus, Nestor Makhno, Luigi Fabbri, Camillo Berneri, Buenaventura Durruti ou tant d'autres, n'empêche pas que ces personnages apparaissent régulièrement à travers le parcours des autres compagnes et compagnons.

Chaque figure est suivie par ordre chronologique. Par commodité méthodologique, certes, mais aussi par respect de ce qu'est l'anarchisme : non pas une idéologie linéaire et doctrinaire comme l'est un texte religieux figé, mais une évolution de vie dans toute sa complexité et ses fluctuations. Si la révolte de certains semble destinée à l'être toute une vie, d'autres personnages bifurquent. Leurs raisons méritent d'être exposées pour montrer la fragilité du monde. Tel est le cas d'un Dario Fo caractéristique d'un parcours baroque, voire de Virginia Bolten.

À côté des hétérodoxes de l'anarchie (García Oliver dans une certaine mesure, Prudhommeaux), existent aussi les « compagnons de doute ». Parmi ces derniers, j'ai retenu Albert Camus – qui connaît l'anarchisme, qui a fréquenté les anarchistes ainsi que les syndicalistes révolutionnaires – Madeleine Pelletier et George Orwell. L'écrivain britannique, bien qu'étant proche des socialistes révolutionnaires, nous donne avec *Hommage à la Catalogne* (1938) l'un des plus vibrants plaidoyers de l'anarchisme, face sombre et erreurs y compris. J'ai ajouté la figure d'Albert Einstein pour un épisode de vie aussi sin-

gulier que significatif. Concernant la période plus récente, j'ai choisi Bookchin car son influence politique et intellectuelle est importante, touchant de surcroît des questions cruciales comme l'environnement, l'écologie et l'écologisme qu'il faut soigneusement distinguer.

Au fond le plus difficile, ce ne fut pas tant la sélection des figures que la somme de travail que leur étude biographique a demandée. Il n'était pas question de se contenter de notices préexistantes, ou bien de certains travaux aussi excellents soient-ils. Il fallait saisir le caractère des individus, leur parcours, leur conviction au regard de leur action, vérifier les faits ou les affirmations autant que possible, d'où quelques rectificatifs ou précisions. Compte tenu de l'espace imparti, cette recherche systématique aboutit à se priver d'épisodes parfois secondaires, mais combien allégoriques de l'anarchie. Tels la rencontre de Bakounine avec la princesse Zoé Obolenskaïa, l'amour de Malatesta pour la bicyclette, la fabrication de l'appareil chronophotographique des frères Lumière par le mécanicien Paul Delesalle, l'invention d'une sorte de *tofu* par Li Shizeng, le sort rocambolesque des cendres d'Itô Noe, la passion de Camus pour le football...

Vingt-deux personnages ont été retenus à l'origine. Vingt-deux comme le cri d'alerte « 22, v'là les flics ». Attestée depuis 1874, cette expression argotique ne compte pas moins d'une quinzaine d'explications quant à son origine et sa signification, mais qui renvoient toutes à l'arrivée de la police, institution répressive et bras armé de l'État dont les anarchistes veulent l'abolition et son remplacement par une libre fédération des communes, des producteurs et des consommateurs. Puis une notice a été

rajoutée. Cela fait toujours 22 si l'on numérote l'ensemble à partir du zéro fondateur qu'est Proudhon avec toutes ses ambiguïtés et ses stimulants.